

Recherches sociologiques et anthropologiques

45-2 | 2014 :

Quand passion et précarité se rencontrent dans les métiers du savoir

Présentation. Quand passion et précarité se rencontrent dans les métiers du savoir

MAGALI BALLATORE, MARIA DEL RIO CARRAL ET ANNALISA MURGIA

p. 1-13

Notes de l'auteur

L'ordre des signatures retenu est l'ordre alphabétique. Les auteures signalent que les termes "chercheurs", "travailleurs", "sujets", *etc.* utilisés dans ce texte de présentation s'entendent au sens épïcène, de sorte qu'ils désignent autant les hommes que les femmes.

Texte intégral

- 1 Initialement associées aux programmes de recherches sur la précarisation des parcours de chercheurs post-doctorants et du personnel temporaire de la Commission européenne, nous avons initié une réflexion sur les rapports complexes qui se créent entre deux des caractéristiques actuelles des formes de subjectivation dans le capitalisme contemporain : l'intériorisation des compétences créatives et relationnelles d'une part, et les processus de fragmentation et de précarisation de l'emploi et du travail d'autre part (Ballatore, 2013 ; Fusulier/del Rio Carral, 2012 ; del Rio Carral/Fusulier/Murgia, 2014). Ce couplage entre passion et précarité dans des métiers qui requièrent un niveau de qualification élevé constitue un sujet d'étude très actuel étant données les transformations du monde du travail dans une économie dite "de la connaissance". La catégorie du *knowledge work* utilisée dans les milieux anglo-saxons

et les travaux qui lui sont consacrés nous offraient un point d'appui pour engager la réflexion.

- 2 Certes, la littérature scientifique ne propose pas de définition consensuelle du *knowledge work*. Par exemple, Peter Drucker (1994), qui est à l'origine de cette notion désormais classique, focalise l'attention sur le produit du travail, en termes d'*input* et d'*output*, c'est à dire sur les métiers qui portent sur la création, le développement et la diffusion des connaissances. Il existe cependant des acceptions plus restreintes. Certaines s'attachent principalement au contenu du travail considéré selon son potentiel créatif (Florida, 2006) ou se cantonnent au monde des réseaux informatiques (Formenti, 2000 ; Barley/Kunda, 2004). D'autres s'inscrivent davantage dans le domaine de la sociologie des professions (Evetts, 2003) et placent les travailleurs du savoir parmi les nouveaux professionnels des secteurs – en pleine expansion – du tertiaire avancé, souvent employés en tant qu'auto-entrepreneurs (Butera *et al.*, 2008). Dans ce numéro, reconnaissant l'impossibilité de distinguer précisément ce qui appartient ou non au travail du savoir (Armano, 2010), nous adoptons une définition "extensive" du *knowledge work* et des métiers du savoir. Nous les caractérisons selon deux axes différents : des activités productives qui portent moins sur une matière que sur des signes et des codes ; un horizon normatif imposé par les nouvelles technologies du management postfordiste (Corsani/Bureau, 2014).
- 3 L'objectif de notre analyse est d'appréhender un changement significatif de l' "esprit" et de la "culture" du modèle capitaliste actuel (Boltanski/Chiapello, 1999 ; Sennett, 2006) en soulignant les ambivalences, les pièges, ainsi que les formes possibles d'échappatoire ou de résistance qu'il induit. En effet, le capitalisme contemporain appelle à une identification importante des sujets à leur travail : ils doivent être capables de mettre en jeu des compétences cognitives, créatives, communicationnelles et relationnelles, si bien que ce n'est pas uniquement leurs compétences et capacités spécifiques qui sont mises en valeur, mais aussi, de façon plus profonde, leur subjectivité et leur vie en général.
- 4 Compte tenu de ce contexte et comme le suggérait déjà Gramsci (1975), il est difficile de ne pas percevoir le caractère irréductiblement contradictoire du travail car si, d'un côté, il renferme l'humanité de l'individu, de l'autre côté, ce dernier ne peut cependant se réaliser pleinement – en tant qu'animal social et politique – qu'en se libérant de ce même travail qui le rend humain. Cela dit, la capacité de se soustraire (collectivement) à la subordination du travail est mise à rude épreuve lorsque les rhétoriques managériales s'appuient ou répondent, du moins partiellement, aux demandes des travailleurs. Exprimée dans la foulée du mouvement contestataire de 1968, la "critique artiste"¹ de la société et du capitalisme (Boltanski/Chiapello, 1999) sera rapidement récupérée et adaptée par le management des entreprises afin de l'introduire dans les modes d'engagement et d'organisation du travail.
- 5 L'activité professionnelle devient ainsi "gourmande", en référence aux *greedy institutions* de Coser (1974), en appelant à un engagement subjectif et volontaire où s'efface la distinction entre l'intérêt des travailleurs et celui de leur(s) supérieur(s) et/ou de leur(s) organisation(s) d'appartenance. Le modèle du capitalisme contemporain semble donc mettre en place une chaîne invisible, auto-entretenu par ceux-là mêmes qu'elle aliène. Si jusqu'ici on définissait l'exploitation comme l'extorsion de la plus-value, dans ces contextes d'emploi elle prend en plus l'apparence d'un "choix tyrannique" (Salecl, 2012) accompagné par des formes de "servitude volontaire" (Durand, 2004).
- 6 Inspiré du concept foucauldien de biopolitique (Foucault, 2008), le biocapitalisme (Fumagalli/Morini, 2010 ; Marazzi, 2010), illustre cette mise au travail qui implique la totalité de l'être. Il met en relief les changements dans le rapport entre la vie et le

“capital” qui ont dépassé les séparations fordistes-tayloristes entre le travail et les travailleurs, ainsi qu’entre le temps de travail et le temps pour soi-même (Virno, 2004 ; Marazzi, 2008). Cet effacement des frontières est d’autant plus efficace qu’il demande des connaissances, des capacités communicationnelles, des compétences relationnelles et de la créativité, en particulier dans le secteur des services (Thrift, 2005 ; Thoburn, 2007) et plus généralement dans le mode de production actuel (Bologna, 1997 ; Rullani, 2004).

- 7 Plus profondément encore, la place que prennent les émotions, les états d’âme, les sentiments et les passions (James, 1997 ; Kahn *et al.*, 2006) dans la vie des sujets en même temps que dans les formes du travail contemporain a suscité un débat stimulant autour de l’*affective capitalism* (Karppi *et al.*, 2014). En effet, à partir de l’*affective turn* dans le domaine des études culturelles (Clough/Halley, 2007), d’une grande partie du débat sur l’*affective labour* (Hardt, 1999) et des études féministes sur le rapport entre amour, passion et capital (Illouz, 2007), le débat s’engage autour d’un modèle de capitalisme dans lequel tout peut potentiellement faire ressource et devenir un facteur économique (Connolly, 2008). Il en découle que l’étude de la relation entre travail et passion permet un renouvellement de la sociologie critique.
- 8 Pour contribuer à ce débat, nous nous sommes intéressées aux expériences et aux représentations de travailleurs qui, d’une part, s’identifient profondément au travail qu’ils exercent, mais sont, d’autre part, touchés par d’innombrables processus de précarisation. Cette précarité ne se réduit pas au statut d’emploi (temporaire, peu protégé, *etc.*), mais s’étend à la dimension subjective, relationnelle, émotive et existentielle qui est liée à cette activité.
- 9 Passion et précarité constituent-elles les deux faces d’une même pièce ? Certes, la littérature, anglo-saxonne en particulier (Booth *et al.*, 2002 ; Clark/Postel-Vinay, 2009), a mis en évidence les nouvelles logiques de l’organisation capitaliste du travail et l’émergence des formes flexibles d’organisation de l’activité productive sans nécessairement parler de précarité (Barbier, 2005). De même, le terme de précarité ne recouvre pas les mêmes situations d’un pays à l’autre et même quand elles sont similaires dans leur forme (un contrat de travail temporaire par exemple), leur sens peut être différent. Cette diversité de forme et de contenu du concept rend les analyses comparatives difficiles.
- 10 Toutefois, la remise en cause de la stabilité de l’emploi, associée à un affaiblissement de la protection sociale, augmente depuis plusieurs décennies le nombre de ceux que l’on qualifie de “vulnérables” ou de “précaires” (Castel, 1995 ; Bourdieu, 1998 ; Sennett, 1998 ; Beck, 1999). Dans ce contexte, les politiques sociales comme les travaux des sociologues ont surtout ciblé la catégorie des bas niveaux de qualification. Or, avec l’élévation des niveaux d’étude, le travail intermittent, les contrats temporaires, l’oscillation entre des périodes d’emploi et de chômage ou entre formation et emploi touchent une population que l’on pensait épargnée : les diplômés de l’enseignement universitaire (Chauvel, 2006). Le devenir des jeunes qui sortent de l’enseignement supérieur universitaire a pendant longtemps été ignoré par l’action publique, tant il semblait ne pas poser problème dans un contexte de restriction de l’accès à certaines filières et de relative homogénéité des origines sociales dans les catégories et professions dites “qualifiées” (Ballatore, 2010 ; Eurofund, 2011 ; Samek/Semenza, 2012). Par conséquent, ce qui change dans ce scénario, n’est pas seulement la géographie du monde du travail, mais aussi les différentes formes de vulnérabilité sociale qui y sont incorporées (Castel, 1995).
- 11 La diversité des usages sociaux et scientifiques du terme “précarité” en fait une notion floue mais féconde (Boumaza/Pierru, 2007). Nous ne retracerons pas ici avec précision l’histoire du terme et la multiplicité de ses usages. Néanmoins, à la suite des

analyses de Barbier et de Vultur (Barbier, 2002, 2005 ; Vultur, 2010), il importe de retenir d'abord que la notion de précarité est née dans le champ de la sociologie de la famille et qu'elle ne s'est développée que par la suite dans le champ du travail et de l'emploi, pour enfin être appliquée à la société dans son ensemble. Il faut aussi dire qu'au regard des changements du travail, ce concept a été utilisé par des mouvements sociaux critiques envers les transformations des formes de travail bien avant que des universitaires ou des experts en matière de politique ne s'en emparent (Standing, 2012 ; Mattoni, 2012 ; Murgia, 2014). Ensuite il convient de préciser que même dans le milieu universitaire, la pertinence des indicateurs statistiques retenus pour mesurer et définir la précarité fait toujours l'objet de vifs débats. Plutôt qu'une instabilité croissante, certains diagnostiquent une augmentation des "mobilités contraintes" sur des marchés externes du travail de plus en plus segmentés en fractions spécifiques (Ramaux, 2006). D'autres auteurs ont depuis fustigé «l'application abusive de ce concept à des situations qui ne recouvrent pas, dans tous les pays, le contenu qu'on leur attribue» (Vultur, 2010 :§2).

- 12 Malgré ces controverses, il est impossible d'ignorer la montée de l'incertitude relative aux parcours biographiques, ainsi que la manière dont celle-ci peut être vécue par le sujet comme une dégradation de ses conditions professionnelles et sociales (objectivement et subjectivement). Aujourd'hui il est demandé aux individus d'être les forgerons, les acteurs de leur destin (Foucault, 2008), d'être responsables de leur vie et de leur protection sociale (Ross, 2009 ; Chicchi, 2012) :

Cette condition viserait à transformer les sujets en entrepreneurs de leur "capital humain", ce qui impliquerait que ces derniers se soumettent à des processus de construction de soi axés sur l'individualisation (Armano/Murgia, 2014 :3).

- 13 A cet égard, la précarité comme processus et comme "incertitude" objective et/ou ressentie par les individus dans leur parcours de vie (Bresson, 2007) fait également référence au phénomène de subjectivation. Elle est d'autant plus consentie qu'elle donne à ces derniers l'impression de pouvoir se réaliser en tant que sujets guidés par leurs "désirs" et réalisant leurs "passions". La question centrale dans l'analyse des processus de subjectivation devient alors : comment les sujets peuvent-ils affronter la précarisation et l'individualisation, notamment en cherchant à se soustraire au "piège de la passion" (Murgia/Poggio, 2012) ? Comment gérer un métier auquel on s'identifie mais qui représente à la fois une incertitude professionnelle et existentielle ?

- 14 Ce dossier apporte des éléments de réponse à ces questions en se focalisant sur des vécus et des représentations d'individus et de groupes exerçant différents métiers du savoir, insérés dans des contextes socioculturels variés. Les articles présentés ne cherchent pas à établir la frontière entre ce qui est "précaire", ce qui est de l'ordre de la "passion" et ce qui ne l'est pas. Ils étudient comment certaines pratiques professionnelles deviennent sources de plaisir sans qu'il y ait nécessairement contradiction entre épanouissement et marchandisation de soi. Dans ce cadre, nous identifions quatre grandes thématiques sur la base de l'ensemble des articles retenus. Celles-ci permettent de rendre compte des expériences des acteurs pris entre passion et précarité dans une dynamique du marché du travail qui oscille entre contrainte et liberté (Sennett, 1998). Ces thématiques sont : la mobilisation de la dimension affective au travail ; la porosité entre différents milieux de vie ; le rapport entre autonomie et individualisation ; l'organisation par réseaux et les modes de coopération alternatifs.

- 15 La première thématique qui ressort à la lecture des articles porte sur la centralité de la dimension affective dans un contexte de production biocapitaliste devenu caractéristique des métiers du savoir. Cette mobilisation des affects est mise en évidence par des constructions de sens qui reflètent une ambivalence dans le rapport au

travail. Deux fonctions de la “passion” semblent co-exister dans les discours des travailleurs du savoir : l’une de contrôle, indissociable des conditions de précarisation et l’autre relevant du plaisir que procure l’activité. Si cette ambivalence traduit de nouvelles formes d’exploitation, elle permet par ailleurs de nouvelles productions de sens.

16 Par exemple, Busso et Rivetti analysent l’ambivalence du discours sur la “passion” dans le métier de la recherche universitaire. Les auteurs mettent en avant la dynamique complexe existant entre les affects et le processus de “commodification” des universités découlant de la logique du marché, dans un contexte de précarisation des emplois (Clarke *et al.*, 2012). Aux représentations du métier en termes de passion et de vocation vient se greffer un discours managérial qui valorise la compétitivité, le mérite individuel et le culte de la performance au niveau institutionnel. De ce fait, la “passion” définie par le plaisir et l’épanouissement que procure la recherche devient en même temps un instrument de contrôle et d’exclusion. Cette ambivalence concerne plus particulièrement les chercheurs en début de carrière qui sont amenés à se rendre totalement disponibles pour l’institution universitaire, au risque de perdre leur place. La double fonction de la passion constitue manifestement un dénominateur commun des métiers du savoir étudiés : pigistes à Paris et monteurs à Lima (Cingolani), journalistes et éditeurs à Milan (Morini, Carls, Armano), artistes à Londres (Ferreri, Graziano), journalistes en France (Chupin), consultants à Milan (Maestriperi). Ces différentes analyses, traitant des liens entre affects, métiers du savoir et précarité, sont convergentes et soulignent l’injonction ressentie par ces travailleurs qui doivent “faire preuve de passion et d’engagement pour faire leurs preuves”, afin de manifester leur implication dans le travail et ainsi optimiser leurs chances de vivre du métier, d’envisager une carrière dans l’institution et d’avoir une plus grande stabilité professionnelle.

17 Par ailleurs, les différentes contributions à ce dossier permettent de distinguer deux formes de contrôle à l’œuvre dans les métiers du savoir, qui sont renforcées par le lien existant entre affects et précarité. La première, d’ordre direct, va de pair avec l’évolution de certains milieux professionnels, tendant vers une plus forte hiérarchisation dans l’organisation du travail et par conséquent vers une diminution de la liberté individuelle dans l’exercice du métier. La co-recherche réalisée en Italie avec des éditeurs et des journalistes par Morini, Carls et Armano constitue un exemple de ce type de contrôle. La deuxième, d’ordre indirect, se traduit par différentes formes de subjectivation. Nombreux sont les exemples dans ce dossier illustrant les mécanismes de contrôle indirect. L’étude de cas sur les espaces artistiques à Londres menée par Ferreri et Graziano identifie comment la “passion” peut devenir un instrument rhétorique permettant d’exploiter l’énergie d’une force de travail qualifiée qui ne pourrait pas être rémunérée dans d’autres conditions étant donnée la précarisation qui définit les métiers artistiques et créatifs. Ainsi, la précarité devient un dispositif qui force à la fois l’acceptation des tâches moins valorisantes et des conditions de travail moins bonnes. De même, les chercheurs travaillant dans le contexte universitaire italien, étudiés par Busso et Rivetti, n’échappent pas à certaines formes de contrôle indirect impliquant une dimension relationnelle. En effet, ceux-ci s’engagent au sein de l’institution en montrant une disponibilité collaborative importante vis-à-vis de leurs supérieurs hiérarchiques. Si cette relation se définit par le soutien de ces derniers et par une proximité affective, elle véhicule souvent des formes de chantage qui s’installent d’autant plus qu’il est parfois difficile pour ces chercheurs hautement spécialisés de trouver des voies de sortie du monde académique. Enfin, l’étude des monteurs et des pigistes interviewés par Cingolani souligne à quel point la disponibilité collaborative peut constituer une ressource, mais en même temps comporter des difficultés puisque les relations non-hiérarchiques caractérisant ces professions placent les individus dans

une situation paradoxale : celle de devoir répondre à toute demande, y compris non rémunérée, dans une fluidité émotionnelle où l'on est reconnu par des compétences coopératives au-delà des compétences techniques, ceci dans une logique de don et de contre-don.

18 La deuxième thématique retenue à partir des articles proposés porte sur la porosité dynamique des frontières entre travail et vie privée (del Rio Carral *et al.*, 2009). En effet, les métiers du savoir se définissent par une relative flexibilité dans l'organisation temporelle et spatiale du travail. Selon les analyses présentées, celle-ci s'accompagne d'un sentiment de liberté important. En revanche, cette souplesse organisationnelle peut favoriser la place totalisante du travail au quotidien du point de vue subjectif (Fusulier/del Rio Carral, 2012). Les différentes réalités analysées révèlent la complexité des expériences des travailleurs, où les conditions d'insécurité de l'emploi favorisent leur engagement fort, voire leur disponibilité totale. Les configurations de précarité étudiées ont dans ce contexte des répercussions existentielles qui dépassent le monde du travail. Par exemple, pour Cingolani l'intensification des journées de travail dans les métiers de monteur et de pigiste va de pair avec la disparition des "rituels" séparant l'activité professionnelle de la vie hors travail. Il est intéressant de noter que l'utilisation des outils technologiques contribue à la porosité des frontières entre milieux de vie et à la transformation des marqueurs temporels. Autant pour les monteurs que pour les pigistes, cette porosité caractérise de nouveaux modes d'organisation du travail accompagnés d'une densification des journées et/ou des périodes d'activité au nom de la gratification émotionnelle et/ou salariale. Comme le souligne Maestriperi au travers de son enquête menée auprès de consultants en management, la priorité du travail sur d'autres dimensions de la vie peut empêcher ces derniers d'élaborer des projets de famille et générer des formes d'auto-exploitation.

19 La troisième thématique mise en évidence dans ce dossier est relative à l'ambivalence vécue entre autonomie et individualisation. Il s'agit de deux mécanismes émergeant avec les nouvelles formes d'auto-organisation qui caractérisent les métiers du savoir. Ainsi, pour Cingolani, l'autonomie dans le travail est étroitement liée à la possibilité de "faire ce qui plaît". Ferreri et Graziano soulignent également cette autonomie d'organisation dans le cas de jeunes artistes de la scène culturelle londonienne. Même si leur expérience semble marquée par des conditions d'entrée sur le marché du travail artistique particulièrement précaires, ces jeunes font preuve d'initiative, souvent avec peu de moyens, pour créer leurs propres infrastructures spatiales et sociales et acquérir une plus grande stabilité professionnelle. Toutefois, cette marge de manœuvre organisationnelle entraîne en même temps une individualisation concernant le rapport au travail. En effet, les travailleurs du savoir ont bien conscience des conséquences qu'entraîne la concurrence sur un marché donné (compétitivité, procédures d'évaluation permanentes, *etc.*). Menacés de perdre leur position, ils sont contraints d'agir suivant une logique "méritocratique" et de prendre des risques individuels pour assurer leur carrière, ou du moins, pour maximiser leurs chances de rester dans le métier. Paradoxalement, comme le suggère la contribution de Morini, Carls et Armano, ce mécanisme ôte aux individus toute possibilité d'avoir une véritable maîtrise sur leurs propres conditions de travail puisqu'il empêche la mise en sens collective des conflits, et, par conséquent, la production de nouvelles formes de construction de sens. Ce manque de maîtrise s'exprime parfois par un sentiment de frustration, voire d'anxiété, qui peut être atténué par diverses stratégies comme la fuite ou la distanciation émotionnelle. Par ailleurs, l'ambivalence vécue entre autonomie et individualisation est liée au risque que les travailleurs les moins dotés en capitaux soient ceux qui vivent la précarité la plus grave en cas de problème de santé, d'accident, *etc.* Comme le montrent les articles de Cingolani et de Chupin, les jeunes issus des familles "défavorisées"

semblent les plus affectés, vu l'absence d'une base de solidarité privée fondée sur le patrimoine familial.

20 La quatrième et dernière thématique identifiée sur la base des articles retenus dans ce dossier porte sur l'ambivalence vécue par les travailleurs du savoir entre, d'une part, un mode d'organisation par réseaux caractérisant les "cités par projets" dans les nouvelles formes du capitalisme (Boltanski/Chiapello, 1999) et, d'autre part, des modes de coopération alternatifs au modèle capitaliste associés à un pouvoir critique et contestataire. Que ce soit dans le milieu de la recherche en Italie (Busso, Rivetti), dans le secteur artistique à Londres (Ferreri, Graziano) ou dans les industries culturelles et créatives à Paris et à Lima (Cingolani), le travail par projets tend à fortement valoriser les réseaux et les collaborations. Au sein de ces différents métiers, les travailleurs font usage de techniques et de règles de fonctionnement propres au modèle capitaliste et devenues nécessaires au sein de leur structure et de leur organisation. De ce fait, nombreux sont les jeunes dans les métiers du savoir dont l'activité est fortement orientée vers la création de réseaux dans l'espoir d'assurer des collaborations. Les propositions formulées par les artistes du "groupe+work" à Londres dans l'étude de cas réalisée par Ferreri et Graziano intègrent par exemple le travail par réseau avec les pairs en vue de favoriser le soutien, l'enrichissement réciproque et le partage. Or, comme la dimension relationnelle occupe une place centrale, ceci ne va pas sans exclure la logique affective qui complexifie le rapport au travail par collaborations. Par ailleurs, le fonctionnement d'une dynamique relationnelle par réseaux de collaborations "flexibles" chez les artistes pose, de manière plus générale, des questions relatives aux inégalités d'accès au métier (Gill, 2002) et aux effets négatifs sur la santé des rythmes de travail, à la fois intenses et irréguliers (Banks, 2009). Or, la logique collaborative par réseaux, tout en puisant aux sources d'un modèle de fonctionnement par projets issu du capitalisme, peut devenir la base des modes de coopération alternatifs mis en place par les acteurs eux-mêmes. Certaines expériences étudiées dans ce dossier illustrent les capacités critiques des sujets à l'égard de leur rapport au travail, dotées dans ce cas précis d'un potentiel de pouvoir contestataire. Parmi les conditions nécessaires favorisant le développement de telles capacités, certains auteurs soulignent la possibilité de faire preuve de réflexivité et de négociation non seulement sur le plan individuel, mais aussi collectif. De la même manière, une telle aptitude demande la création d'espaces de parole permettant la mise en sens collective des conflits vécus (Busso, Rivetti ; Ferrero, Graziano ; Carls, Morini, Armano).

21 A la lumière de ces considérations, à travers ce numéro, notre objectif est bien d'explicitier les ambivalences typiques des métiers du savoir, où coexistent des éléments relatifs à la passion de l'activité professionnelle et à la précarité de l'emploi ou du travail. En quoi les sujets fortement investis dans leur travail sont-ils soumis à des injonctions paradoxales, à des illusions de maîtrise qui occultent tous les conditionnements qui déterminent les choix ? Quelles sont les motivations de ces choix au-delà des aspects matériels ? Qui sont ces acteurs qui surinvestissent leur travail ? Quelles sont les formes de production de soi et leurs limites ? Ces dernières ne feraient-elles pas disparaître toute dimension d'engagement collectif contre les inégalités ? Peut-on retrouver chez les travailleurs du savoir les germes d'une contestation du capitalisme et un potentiel de création d'une économie fondée sur l'auto-organisation et la mise en commun des savoirs ? Présentant six cas empiriques originaux dans différents pays, ce numéro est ainsi l'occasion de répondre à de telles questions en essayant de dévoiler et de déconstruire plusieurs ambiguïtés et contradictions qui sont au centre du modèle de capitalisme contemporain.

Bibliographie

- ARMANO E.,
2010 *Precarietà e innovazione nel postfordismo. Una ricerca qualitativa sui lavoratori della conoscenza a Torino*, Bologna, Odoya.
- ARMANO E., MURGIA A.,
2014 “The Precariousnesses of Young Knowledge Workers. A Subject-oriented Approach”, in MATTHEW J. (ed.), *Precariat : Labour, Work and Politics*, London, Routledge, pp.102-117.
DOI : 10.1080/23269995.2013.865313
- BALLATORE M.,
2010 *Erasmus et la mobilité des jeunes européens*, Paris, PUF.
2013 “Travailler à la Commission Européenne de Bruxelles sans être fonctionnaire : Un entre-deux confortable entre formation et emploi ?”, *Chroniques du Travail*, numéro spécial “Qualité du Travail, Emplois de Qualité”, 3 (décembre), pp.119-139.
- BANKS M.,
2009 “Fit and Working Again ? The Instrumental Leisure of the ‘Creative Class’ ”, *Environment and Planning A*, 41(3), pp.668-681.
DOI : 10.1068/a40333
- BARBIER J. C.,
2002 *A Survey of The Use of The Term précarité in French Economics and Sociology*, Noisy-le-Grand, Centre d’Études de l’Emploi, Document de travail n°19.
2005 “La précarité, une catégorie française à l’épreuve de la comparaison internationale”, *Revue française de sociologie*, 46(2), pp.351-371.
- BARLEY S. R., KUNDA G.,
2004 *Gurus, Hired Guhs, and Warm Bodies*, Princeton, Princeton University Press.
- BECK U.,
1999 *Schöne neue Arbeitswelt. Vision : Weltbürgergesellschaft*, Frankfurt, Campus.
- BOLOGNA S.,
1997 “Dieci tesi per la definizione di uno statuto del lavoro autonomo”, in BOLOGNA S., FUMAGALLI A. (eds.), *Il lavoro autonomo di seconda generazione*, Milano, Feltrinelli, pp.16-23.
- BOLTANSKI L., CHIAPELLO E.,
1999 *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.
- BOOTH A. L., FRANCESCONI M., FRANK J.,
2002 “Temporary Jobs : Stepping Stones or Dead Ends ?”, *Economic Journal*, 112(480), pp.189-213.
DOI : 10.1111/1468-0297.00043
- BOUMAZA M., PIERRU E.,
2007 “Des mouvements de précaires à l’unification d’une cause”, *Sociétés contemporaines*, 65, pp.7-25.
DOI : 10.3917/soco.065.0007
- BOURDIEU P.,
1998 *Acts of Resistance : Against the New Myths of Our Time*, Cambridge, Polity Press.
- BRESSON M.,
2007 *Sociologie de la précarité*, Paris, Armand Colin.
- BUTERA F., BAGNARA S., CESARIA R., DI GUARDO S.,
2008 *Knowledge Working*, Milano, Mondadori.
- CASTEL R.,
1995 *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard.
- CHAUVEL L.,
2006 *Les classes moyennes à la dérive*, Paris, Le Seuil, République des idées.
- CHICCHI F.,
2012 *Soggettività smarrita. Sulle retoriche del capitalismo contemporaneo*, Milano, Mondadori.
- CLARK A., POSTEL-VINAY F.,
2009 “Job Security and Job Protection”, *Oxford Economic Papers*, 61(2), pp.207-239.
DOI : 10.1093/oep/gpn017

- CLARKE C., KNIGHTS D., JARVIS C.,
2012 "A Labour of Love ? Academics in Business Schools", *Scandinavian Journal of Management*, 28(1), pp.5-15.
DOI : 10.1016/j.scaman.2011.12.003
- CLOUGH P. T., HALLEY J. (eds.),
2007 *The Affective Turn : Theorizing the Social*, Durham, Duke University Press.
- CONNOLLY W. E.,
2008 *Capitalism and Christianity : American Style*, London, Duke University Press.
- CORSANI A., BUREAU M. C.,
2014 *Collective Practices and Appropriation of Knowledge by three Figures of Knowledge Workers*, XVIII ISA World Congress of Sociology, Yokohama, Japan, 13-19 July.
- COSER L. A.,
1974 *Greedy Institutions : Patterns of Undivided Commitment*, New York, Free Press.
- DEL RIO CARRAL M., FASSEUR F., SANTIAGO-DELEFOSSE M.,
2009 "Porosité entre travail et vie privée : conflits et aménagements : une étude comparative de deux populations de femmes", *Pratiques psychologiques*, 15, pp.155-171.
- DEL RIO CARRAL M., FUSULIER B., MURGIA A.,
2014 *Young Researchers Hanging in the Balance : the Experience of Precariousness between Professional and Private Lives*, Gender, Work and Organization Conference, Keele University, UK, 24-26 June.
- DRUCKER P.,
1994 *Knowledge Work and Knowledge Society. The Social Transformations of this Century*, Conference John F. Kennedy School of Government, Harvard University, 4 April.
- DURAND J. P.,
2004 *La chaîne invisible. Travailler aujourd'hui : flux tendu et servitude volontaire*, Paris, Seuil.
- EUROFOUND,
2011 *The Social Impact of the Crisis on Young People*, Dublin, Eurofound, Background papers, <http://www.eurofound.europa.eu/pubdocs/2011/68/en/1/EF1168EN.pdf>.
- EVETTS J.,
2003 "The Sociological Analysis of Professionalism : Occupational Change in Modern World", *International Sociology*, 18(2), pp.395-415.
- FLORIDA R.,
2006 *La classe creativa spicca il volo. La fuga dei cervelli : chi vince e chi perde*, Milano, Mondadori.
- FORMENTI C.,
2000 *Incantati dalla rete*, Torino, Raffaello Cortina.
- FOUCAULT M.,
2008 *The Birth of Biopolitics : Lectures at the Collège de France 1978-1979*, trans. Graham Burchell, Basingstoke/New York, Palgrave Macmillan.
- FUMAGALLI A., MORINI C.,
2010 "Life Put to Work : Towards a life Theory of Value", *ephemera : theory & politics in organization*, 10(3-4), pp.234-252.
- FUSULIER B., DEL RIO CARRAL M.,
2012 *Chercheur.e.s sous haute tension ! Vitalité, compétitivité, précarité et (in)compatibilité travail/famille*, Louvain, Presses de l'Université catholique de Louvain.
- GILL S.,
2002 *Power and Resistance in the New World Order*, London, Palgrave.
- GRAMSCI A.,
1975 *Quaderni dal carcere*, édité par V. Gerratana, Torino, Einaudi.
- HARDT M.,
1999 "Affective Labor", *boundary*, 26(2), pp.89-100.
- ILLOUZ E.,
2007 *Cold Intimacies : The Making of Emotional Capitalism*, Cambridge, Polity Press.
- JAMES S.,
1997 *Passion and Action*, Oxford, Oxford University Press.

- KAHN V., SACCAMANO N., COLI D. (eds.),
2006 *Politics and the Passions : 1500-1850*, Princeton, Princeton University Press.
- KARPPI T., LAUKKANEN A., MANNEVUO M., PAJALA M., SIHVONEN T. (eds.), à par. "Affective Capitalism", [Special Issue], *ephemera : theory & politics in organization*.
- MARAZZI C.,
2008 *Capital and Language*, London, Semiotext(e).
2010 *The Violence of Financial Capitalism*, London, Semiotext(e).
- MATTONI A.,
2012 *Media Practices and Protest Politics. How Precarious Workers Mobilise*, Farnham/Burlington, Ashgate.
- MURGIA A.,
2014 "Representations of Precarity in Italy. Collective and Individual Stories, Social Imaginaries and Subjectivities", *Journal of Cultural Economy*, 7(1), pp.48-63.
- MURGIA A., POGGIO B.,
2014 "Experiences of Precariousness by Highly-skilled Young People in Italy, Spain and the UK", in ANTONUCCI L., HAMILTON M., ROBERTS S. (eds.), *Young People and Social Policy in Europe : Dealing with Risk, Inequality and Precariousness in Times of Crisis*, London, Palgrave, pp.62-86.
- RAMAUX C.,
2006 *Emploi : éloge de la stabilité. L'État social contre la flexicurité*, Paris, Essai Mille et une nuits.
- ROSS A.,
2009 *Nice Work if You Can Get It : Life and Labor in Precarious Times*, New York, NY University Press.
- RULLANI E.,
2004 *La fabbrica dell'immateriale, produrre valore con la conoscenza*, Roma, Carocci.
- SALECL R.,
2011 *The Tyranny of Choice*, London, Profile Book.
- SAMEK LODOVICI M., SEMENZA R. (ed.),
2012 *Precarious Work and High-Skilled Youth in Europe*, Angeli, Milano.
- SENNETT R.,
1998 *The Corrosion of Character. The Personal Consequences of Work in the New Capitalism*, London, W.W. Norton & Company.
2006 *The Culture of the New Capitalism*, London, New Heaven.
- STANDING G.,
2011 *The Precariat. The New Dangerous Class*, New York, Bloomsbury.
- THOBURN N.,
2007 "Patterns of Production : Cultural Studies after Hegemony", *Theory, Culture and Society*, 24, pp.79-94.
- THRIFT N.,
2005 *Knowing Capitalism*, London, Sage.
- VIRNO P.,
2004 *A Grammar of the Multitude For an Analysis of Contemporary Forms of Life*, New York, Semiotext(e).
- VULTUR M.,
2010 "La précarité, un concept-fantôme dans la réalité mouvante du monde du travail", *SociologieS*, <http://sociologies.revues.org/3287>.

Notes

1 Qui revendique plus d'autonomie et de libre cours à la créativité à l'encontre des processus de "mise en discipline" des corps et des esprits.

Pour citer cet article

Référence papier

Magali Ballatore, Maria del Rio Carral et Annalisa Murgia, « Présentation. Quand passion et précarité se rencontrent dans les métiers du savoir », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 45-2 | 2014, 1-13.

Référence électronique

Magali Ballatore, Maria del Rio Carral et Annalisa Murgia, « Présentation. Quand passion et précarité se rencontrent dans les métiers du savoir », *Recherches sociologiques et anthropologiques* [En ligne], 45-2 | 2014, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 01 mai 2017. URL : <http://rsa.revues.org/1240> ; DOI : 10.4000/rsa.1240

Auteurs

Magali Ballatore

Magali Ballatore est sociologue et chargée de recherche au FNRS (IACCHOS/UCL)

Articles du même auteur

PASQUALI Paul, Passer les frontières sociales. Comment les “filières d’élite” entrouvrent leurs portes [Texte intégral]

Paris, Fayard, 2014, 453p.

Paru dans *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 46-2 | 2015

DRAELANTS Hugues, Réforme pédagogique et légitimation [Texte intégral]

Paru dans *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 42-1 | 2011

BARRÈRE-MAURISSON Marie-Agnès, TREMBLAY Diane-Gabrielle, Concilier travail et famille. Le rôle des acteurs. France-Québec [Texte intégral]

Québec, Presses de l’Université du Québec, 2009, 460p.

Paru dans *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 41-1 | 2010

DRANCOURT Chantal Nicole, Dir., Conciliation travail/famille : attention travaux [Texte intégral]

Paris, L’Harmattan, Collection “Logiques Sociales”, 2009, 234p.

Paru dans *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 41-1 | 2010

Maria del Rio Carral

Maria del Rio Carral est psychologue (Cerpsa/Institut de Psychologie/Université de Lausanne)

Annalisa Murgia

Droits d’auteur



Les contenus de la revue *Recherches sociologiques et anthropologiques* sont disponibles selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d’Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.